

La Lettre écarlate

Hervé Dumez

*L*a Lettre écarlate est une histoire intense et sombre. Dans une communauté puritaine de Boston, une femme que son mari a délaissée pour disparaître depuis plusieurs années accouche d'un bébé. Elle est exposée en place publique, contrainte à porter sa vie durant sur la poitrine, bien en évidence, une lettre qu'elle a dû elle-même broder, un A rouge sang, marque de son adultère révélé. Au moment de sa condamnation, son mari se trouve dans la foule : regrettant peut-être de l'avoir abandonnée, il revenait vivre auprès d'elle. Devenu médecin et guérisseur auprès des Indiens, il n'aura de cesse qu'il ne trouve le père de l'enfant, pour le détruire.

Le livre est surchargé de signes : la lettre elle-même qui, parfois, paraît dégager une lumière rougeoyante et brûlante ; l'enfant, signe vivant elle aussi de l'adultère, au caractère déroutant ; le mari médecin qui n'a d'autre but que de tuer sans qu'on sache vraiment ce qui l'anime ; une comète qui passe dans le ciel et éclaire d'une lumière insolite la rencontre de ceux qui s'aimèrent ; la rivière et les arbres agités par le vent qui semblent murmurer des mots qu'il est pourtant impossible de comprendre. Ces signes ne renvoient à rien. Ils ne sont là que pour donner ses traits au monde, « *vaste, étrange et rebutant* ». Dieu et son pardon apparaissent désespérément absents.

L'auteur ne ménage aucune surprise et a mis tout son art pour que le lecteur découvre comme insensiblement, sans qu'il puisse savoir exactement à quel moment, qui est le père de l'enfant. La fin est attendue : à la fois terrible et porteuse d'un espoir voilé.

L'étrangeté de ce livre est inégalée.



Au moment de le commencer, Hawthorne s'interroge : pourquoi ressent-il le besoin de se lancer dans l'autobiographie, lui d'un naturel si réservé ? Un ami appartenant au parti au pouvoir l'avait fait nommer directeur du service des douanes de Salem, petit port du Massachusetts, sa ville natale. Un retournement électoral l'en

La maison des douanes de Salem, Massachusetts

chassa. C'est dans l'hiver qui suivit son limogeage qu'il écrivit *La Lettre écarlate*. Une description de la petite administration provinciale, l'une des plus légères que l'on ait faites d'une bureaucratie, d'un humour virtuose et toujours empreint de tendresse, constituera donc les premières pages du livre. Hawthorne les a écrites pour qu'elles soient les plus éloignées de l'histoire qu'il va raconter : le lieu diffère, les époques, l'univers décrit qui est exclusivement masculin, mais surtout la tonalité. Hawthorne a cherché le contraste, une absence de tout lien, qu'il a souligné par la question qu'il s'est à lui-même posée dans les premières lignes et à laquelle il n'a donné aucune réponse.

1. « *Latet cor bonum, latet cor malum, abyssus est in corde bono et in corde malo.* » (« *Il se dérobe à notre vue, le cœur bon, il se dérobe à notre vue, le cœur mauvais, un abîme sans fond gît dans le cœur bon comme dans le cœur mauvais.* », Augustin, *Enarrationes in Psalmos*).

Sans rapport avec l'histoire qui les suit, ces lignes d'une drôlerie exquise sont là pour remplir le vide des pages que le lecteur n'aura pas : Hawthorne a voulu écrire le seul roman d'amour dont l'histoire d'amour soit absente. De ce qui se passa entre ces deux êtres, de ce qu'ils vécurent, le lecteur ne saura rien. Comme si le cœur n'était de toute façon qu'un abîme de profondeur obscure¹. Comme si nul, ni soi-même ni autrui, ne savait ce qu'il pouvait recéler. Comme si ce qui pouvait en apparaître, mots et gestes, n'en révélait rien, ni en bien ni en mal, signes indéchiffrables. De ce moment d'amour, tout se résumera à un seul membre de phrase : « *une consécration en elle-même* ». Il y eut un instant, dont on ne sait que le malheur qui s'ensuivit, dont on ignore ce qui le prépara, impossible à dire ou à voir – à jamais protégé et sacré – trouvant sa force en lui-même. Hormis ces quatre mots, un nom, celui de l'enfant : « Perle ». L'explication est juste suggérée par Hawthorne. Ce *logion* de Jésus de Nazareth – cette parole transmise oralement dans les premiers temps du christianisme – se retrouve dans l'Évangile de Matthieu comme dans celui, apocryphe, de Thomas : un négociant se voit proposer une perle si belle, un trésor qu'il estime si grand, qu'il vend tout ce qu'il a pour l'acquérir. Pour ce moment d'amour unique, l'homme et la femme ont donné tout ce qu'ils possédaient et, plus encore, ils ont renoncé à tout ce qu'ils étaient. L'enfant est ce qu'ils ont finalement reçu, en même temps que leur effroyable souffrance. Comme un signe, le prénom indique l'ampleur du renoncement à toute la solidité de leur être passé et présent pour une fulgurance entrevue.

Chaque histoire d'amour est, à toutes les autres identique, irrémédiablement. Ce sont les mêmes mots, les mêmes gestes (quoique les variations en puissent être infinies), dans la même succession, tantôt plus rapide ou parfois plus lente, passant par les mêmes inflexions. Et chacune se vit pourtant comme la première et la seule, secrète et fragile, intense et unique, inexplicable aux yeux de qui ne l'a pas vécue, portant en elle-même sa consécration, indépendante de tout passé et de tout avenir. On n'en peut rien dire. On n'en devrait rien dire ou écrire ■